

JULIE GAYET & NADIA TURINCEV
PRÉSENTENT

TRIBECA
FILM
FESTIVAL

Comment être citoyen d'un pays construit sur les cendres de son peuple ?



THE RIDE

UN FILM DE
STÉPHANIE GILLARD

VENTES INTERNATIONALES

Rouge International - Thomas Lambert
thomas@rouge-international.com - +33 9 51 25 13 58
www.rouge-international.com

CONTACT PRESSE

Magali Montet
01 48 28 34 33 - magali@magalimontet.com
magalimontet.blogspot.com

JULIE GAYET & NADIA TURINCEV
PRÉSENTENT

TRIBECA
FILM
FESTIVAL

THE RIDE

UN FILM DE
STEPHANIE GILLARD

87 Min - France / USA - Couleur HD – 1:77 - 5.1 - 2016

www.rouge-international.com

SYNOPSIS

Chaque hiver, une troupe de cavaliers Sioux traverse les grandes plaines du Dakota pour commémorer le massacre de leurs ancêtres à Wounded Knee. Sur ces terres qui ne leur appartiennent plus, les aînés tentent de transmettre aux plus jeunes leur culture, ou ce qu'il en reste. Un voyage dans le temps, à la mémoire des ancêtres, un voyage pour reconstruire une identité perdue qui confronte l'Amérique à sa propre Histoire.

STYLE

Tout le film se déroule le temps de la chevauchée, du premier jour, au moment du rassemblement des cavaliers, au quinzième et dernier jour, lors de la cérémonie dans le cimetière de Wounded Knee.

Pas à pas, nous suivons leurs mésaventures, utilisant un style de cinéma « direct ». Ainsi, le film se focalise sur les histoires et les émotions qui émergent pendant le voyage, installant le spectateur dans le moment présent. Pas de voix off, pas de spécialistes ou d'historiens, pas de discours politique...L'histoire est racontée ici par des Sioux d'aujourd'hui, avec leurs propres mots.

Le film essaye de se rapprocher des êtres humains, leurs gestes, leurs silences, leurs regards, leurs hésitations, leurs émotions et leurs rires. Les anecdotes qu'ils nous racontent sont souvent atroces mais jamais larmoyantes. Ils ont un style unique, une forme d'humour noir, mélangée à de la distance.

La chevauchée offre au film un cadre visuel très fort : des cavaliers Lakotas qui surgissent dans les grandes plaines, coincés entre une autoroute et des stations services. Tout au long, il y a ce contraste entre la nature sauvage dans laquelle leurs ancêtres vivaient autrefois, et l'univers en plastique bon marché de l'Amérique d'aujourd'hui. Les clôtures en barbelés sont partout, un peu comme des frontières que la tribu ne peut pas traverser, même sur sa propre réserve.



STÉPHANIE GILLARD

INTERVIEW

Comment avez-vous eu connaissance de cette chevauchée commémorative qui a lieu chaque année en Décembre ?

Il y a quelques années, passionnée par les romans de Jim Harrison, j'ai commencé à lire tous ses livres. C'est ainsi que je suis tombée sur un recueil de photos dont il avait écrit la préface. Des images de cavaliers Sioux dans le blizzard, le visage couvert de bandanas givrés ou de masques de ski, dévalant une colline enneigée. Une troupe de cavaliers portant des bâtons à plumes, longeant une route verglacée, suivie par une file de vieilles voitures américaines. Les silhouettes de trois cavaliers dignes d'Edward Curtis apparaissant dans un rétroviseur de voiture...

Dans ces images, j'ai trouvé une beauté exaltante, quelque chose d'aujourd'hui mais gardant une dimension mythique. De loin, les chevaux, les plumes, les bâtons de prières peuvent faire croire que cela se passe il y a un siècle, comme si ces cavaliers repartaient sur le sentier de la guerre. Mais de près, les signes sont brouillés, ils se mêlent aux attributs de notre époque: parkas et bonnets, pick-ups et stations services, qui nous parlent d'une certaine Amérique d'aujourd'hui.

J'ai alors cherché par tous les moyens à contacter ce groupe de cavaliers. Ces photos avaient été prises 20 ans auparavant, mais je savais que cette chevauchée continuait d'exister, chaque année. Finalement j'ai trouvé un numéro de téléphone, j'ai appelé et une femme m'a dit que je n'avais qu'à venir.

Comment avez-vous réussi à vous faire accepter par les Sioux ?

Je suis partie une première fois pour participer à la chevauchée en Décembre 2009. J'étais un peu timide, je savais que j'étais une étrangère pour eux, mais au fil des jours, j'ai commencé à devenir plus familière avec les participants. J'ai dormi dans les même gymnases, j'ai aidé avec les chevaux et les repas autant que je le pouvais. Je voulais vraiment vivre l'aventure avec eux. Chaque jour on me proposait de monter à cheval, mais je ne me sentais pas légitime dans cette commémoration, j'avais le sentiment d'être plutôt l'image de l'ennemi. On m'a dit que « non cela n'a rien à voir, cela fait partie du processus de pardon et de souvenir ».

Je préférais néanmoins changer de pick-up chaque jour, discuter avec les accompagnateurs, découvrir leur histoire, leur point de vue et leurs raisons de faire cette chevauchée. Ils me racontaient leur vie, leur enfance. Je découvrais tout ce qu'on ne dit pas sur les Indiens: l'école forcée, l'interdiction de parler sa langue et de pratiquer sa religion jusque dans les années 70, les blancs qui exploitent les terres de la réserve, les Indiens qui sont devenus des cow-boys, la difficulté d'être Indien, et tout le reste...

Mais cela n'était plus simplement une liste, c'était l'histoire vécue de chacun de ceux que je rencontrais. Ils me la racontaient sans se plaindre, sans se poser en victime. Ils se demandaient pourquoi je m'étais intéressée à eux, alors qu'ils sont « si pauvres et ne sont rien. »





J'ai refait le périple en Décembre 2010, et je suis revenue au cours de l'été 2011 pour passer plus de temps avec les Lakotas (Sioux), pour en apprendre encore plus sur leurs habitudes et leur vie. Nous sommes restés en contact depuis... ils sont devenus ma deuxième famille.

The Ride a été sélectionné au festival du film de Tribeca à New York. Comment s'est déroulée cette rencontre avec le public américain, quelles ont été leurs réactions ? Y a-t-il une dimension politique dans votre film ?

J'étais très excitée parce que Tribeca est un super festival ! J'étais aussi anxieuse parce que je me demandais comment les gens allaient réagir à une française abordant l'Histoire des Etats-Unis. En tout cas le public de New York a été très enthousiaste et touché ! Nombreux ont été les spectateurs qui m'ont demandé comment aider les Lakotas. Montrer le film aux Etats Unis était très important pour moi. Ce film traite du périple en lui même, mais aussi des événements que les cavaliers commémorent : Wounded Knee est le dernier massacre qui a scellé la fin des guerres indiennes. De par son contexte historique, le film est donc très politique car ce n'est pas n'importe quel événement dans l'Histoire américaine. Le film permet de comprendre comment l'Histoire a façonné le présent. Pendant ce voyage, les cavaliers nous racontent leur vie et ce qui s'est passé sur cette même route il y a 125 ans. Ils racontent ce que les Etats-Unis ont fait à leur nation, ce qu'ils ont eux-mêmes vécu : évangélisation, acculturation, destruction de leur langue, vol des terres de façon constante et insidieuse.

Ils étaient très curieux de savoir ce que nous, Français et Européens, pensions d'eux. Et puis un matin Jimmy a traversé le gymnase pour venir droit vers moi. J'entends encore ses éperons sonner sur le sol. Il m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : «Frenchie, je t'ai trouvé un cheval, mais, si tu veux pas monter à cru, tu dois te trouver des rênes et une selle...»

Un autre me les a tout de suite prêtées. Je ne pouvais pas reculer. 7 heures de chevauchée par -20°C. Et puis dormir dans la voiture malgré la neige qui arrive à entrer dans l'habitacle. Le lendemain c'était Noël, et le blizzard était là. Nous avons dû attendre, des heures dans le vent, en tenant les chevaux pour ne pas qu'ils s'enfuient. Finalement, après avoir eu le sentiment d'avoir survécu à une version glaciale de l'enfer, nous avons trouvé notre paradis dans une petite station service minable avec un litre de café américain, un paquet de chips et des cigarettes.

J'avais déjà une idée de la dureté de l'épreuve, mais c'était au-delà de ce que j'imaginais. À peine plus d'un mois plus tard, en Février, j'y suis retournée une deuxième fois. J'ai visité trois réserves dans le but de revoir tous ceux que j'avais rencontrés sur la chevauchée. Cette deuxième rencontre fut encore plus intense. Ils étaient surpris et contents de me revoir, surtout les enfants. En général les gens ne reviennent pas leur rendre visite. Beaucoup d'entre eux pensent que le monde ne s'intéresse pas eux. Ils étaient ravis que je leur apporte les quelques photos que j'avais prises car nombreux sont les médias qui sont venus sans jamais leur donner une trace de ce qu'ils ont filmé ou photographié.



Pendant les 15 jours de la chevauchée, ces hommes se ressaisissent de leur Histoire, la tête haute. Ils sortent de l'esprit de prostration dans lequel on dépeint si souvent la réserve. Ils ne sont plus des victimes, des assistés, des alcooliques, des chômeurs, des suicidaires, des gens sans avenir et sans culture, mais, en faisant face au froid, à la neige, à la faim, mais aussi au regard des autres, ils sont courage, solidarité et dignité. Au galop dans les prairies, ils redeviennent, le temps de deux semaines, sinon des guerriers, du moins les membres d'un peuple qui jadis fut libre. Ils se ressaisissent de leur Histoire pour qu'elle ne soit pas oubliée, pour dire l'importance de la mémoire et pour la transmettre, en même temps que leurs valeurs, à la jeune génération. C'est un cheminement pour devenir soi, simplement, redevenir Lakota.

Cette chevauchée suit une piste de larmes mais elle est vécue par les cavaliers comme un moment joyeux, ce qui rend cette histoire fascinante et exaltante. Par conséquent, ce film peut toucher tout le monde, parce qu'il montre un bel exemple d'humanité, de générosité, de courage et de sagesse à l'heure où les valeurs ont tendance à être oubliées.

Visuellement votre film est superbe, surtout quand on sait que vous n'avez eu que quelques semaines pour le faire et que les conditions étaient difficiles. Pouvez-vous nous en dire plus sur l'expérience pendant le tournage ?

Nous étions une petite équipe de 4 personnes : Martin de Chabaneix, le directeur de la photographie, Erwan Kerzanet, l'ingénieur du son, Carla Fiddler, une cavalière Lakota qui est devenue une amie, était notre chauffeur, et moi. En Novembre, j'ai présenté mon équipe à quelques-uns des cavaliers et nous avons suivi le parcours de la chevauchée pour qu'ils puissent repérer les zones que les cavaliers traversent. Nous avons alors fait un découpage des séquences de chevauchée que nous voulions filmer à des endroits bien spécifiques, même si nous savions très bien que nos plans risquaient d'être compromis par la réalité.

On n'est jamais sûr du chemin que les chevaux vont prendre car les éclaireurs changent tous les jours, et d'année en année. Ils suivent la route en fonction de leurs souvenirs de la géographie, et le paysage change tous les ans selon la quantité de neige. On ne pouvait pas savoir quel serait le temps. Une tempête de neige aurait pu bouleverser les plans du voyage et compliquer le tournage puisque les doigts de Martin auraient probablement été gelés ! Sans mentionner le fait que Jimmy a eu un accident et qu'il a dû se rendre à l'hôpital de Rapid City où il y a passé deux jours, et AJ a dû se rendre à des funérailles... Quand on réalise un documentaire, on ne peut pas retenir les gens contre leur gré, et les choses peuvent changer d'une seconde à l'autre dans ce genre d'épopée.

Hormis les imprévus, les plus grosses difficultés pour la caméra et le son furent les chevaux et les camionnettes. Nous ne sommes pas dans une fiction, par conséquent nous ne pouvions jamais savoir ce qu'allaient faire les chevaux, où les camionnettes allaient stationner... Le deuxième jour, après avoir tourné la séquence avec le bronc, Erwan a pris la décision d'enregistrer tout le son à la perche.

Une autre difficulté était la fin de la chevauchée. Après l'arrivée des cavaliers à Wounded Knee, il y a un rassemblement à l'école de Pine Ridge. Le lendemain, il y a une cérémonie

au cimetière de Wounded Knee mais c'est impossible d'y filmer car c'est un moment sacré. Après quoi, les cavaliers sautent dans leurs voitures et retournent directement chez eux, car pour ceux de Standing Rock, la route du retour prend plus de 6h. J'ai donc décidé d'arrêter de filmer au rassemblement à l'école Little Wound. Cela faisait sens de terminer le film avec ce cercle dansant, car cette forme est très importante dans la tradition Lakota notamment parce qu'une des origines de ce massacre était que leurs ancêtres dansaient la ghost dance, interprétée comme une menace.

Il y a une scène particulièrement mémorable dans laquelle 3 enfants sont en train de regarder et de commenter un film dans une voiture, mais nous n'avons pas l'occasion de voir de quel film il s'agit. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Little Big Man de Arthur Peen. Les enfants avaient apporté le DVD du film. En cette journée froide de repos à Bridger, il n'y avait rien d'autre à faire. Ils se sont alors calés dans notre 4x4 et ont commencé à le regarder. Nous devions aller à la station service, alors nous les avons pris avec nous. Je conduisais, mais j'ai vu ce film tellement de fois quand j'étais petite que je m'en souviens juste par la bande-son. J'ai senti que ce moment devait être dans le film : de jeunes enfants, regardant leurs ancêtres renverser l'armée Américaine. J'ai lancé un regard à Martin et Erwan pour qu'ils commencent à filmer et moi je jouais avec le volume sonore du lecteur.

Dans tous vos films documentaires, les enfants ont une place importante. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

Je m'entends très facilement avec les enfants et les adolescents. Je ne sais pas pourquoi... c'est vrai qu'il n'y a pas grand chose en commun dans mes films (football en Afrique, Touaregs, Indiens d'Amérique, escrime aux Antilles...) Je peux juste vous dire que Jesse a le même regard malicieux que Souley dans ***Les petits princes du sable***, ou Stanjik dans ***Lames Ultramarines***. Ce qui est drôle, c'est que film après film, mon héros grandit, c'est comme si je filmais le même enfant, qui, au fur et à mesure, s'élève autour du monde. Ils sont tous des personnages solides et forts qui ont des buts et qui veulent construire leur futur. Ils sont encore innocents, mais ce petit air malicieux qu'ils ont, me dit qu'ils sont conscients des difficultés de la vie et qu'ils savent comment jouer avec.

J'étais particulièrement inspirée par les jeunes Lakota que j'ai rencontrés au cours de mes visites : le sourire franc et sans arrières pensées de Jesse et son amour pour les chevaux, le rire de Wolf quand il chante au cœur de la nuit, les doutes de Carla quant à son futur, le sérieux de T.C quand il parle de rejoindre l'armée, Chang qui me cherchait à chaque fois qu'il voulait faire un jeu, et Ramey qui m'invitait toujours à danser - j'ai partagé des moments uniques avec ces jeunes personnes. Au cours de cette chevauchée, on a rigolé, pleuré, on avait faim et froid ensemble. J'ai entendu leurs voix, leurs doutes et leurs histoires. Bien qu'ils soient jeunes, j'étais stupéfaite par leur maturité, surtout après une enfance où on ne leur donnait que très peu d'espoir pour un avenir prometteur. Je me suis demandée comment vit-on avec une si étrange dualité : être Américain et Sioux en même temps, se poser personnellement cette question, pour souvent ne pas connaître la réponse.

STÉPHANIE GILLARD

BIOGRAPHIE

Stephanie Gillard est née en 1973 à Paris. Après des études de droits, elle intègre l'ESAV à Toulouse et commence à travailler en tant qu'assistante réalisation et assistante de production. Par la suite, elle produit et réalise son premier documentaire *Une Histoire de Ballon* traitant de la rencontre entre la tradition orale et le football au Cameroun (diffusé par Arte, TV5, RTBF, France Ô, NHK; Etoile de la Scam 2007, prix spécial du jury au festival international du sport- Palermo 2007). Elle réalise un second documentaire en 2009 en coproduction avec France Ô, *Les Petits Princes des Sables* (mention spéciale du jury dans la section documentaire au festival international du film Pan African de Cannes en 2009 ; Second prix du jury au festival du film Camera des champs en 2010). Son troisième documentaire, *Larmes Ultramarines* parle de jeunes escrimeurs des Antilles françaises rêvant de rejoindre l'équipe de France d'escrime (coproduction France Ô, prix du meilleur documentaire au FEMI- Guadeloupe 2016). *The Ride* est son premier long-métrage documentaire qui sera diffusé en salles.

FILMOGRAPHIE

- 2015 **THE RIDE**
Long-Métrage documentaire 87' (Rouge International)
- 2014 **LARMES ULTRAMARINES**
Documentaire 52' (Palavire production – France Ô)
- 2009 **LES PETITS PRINCES DES SABLES**
Documentaire 52' (Ekla Production - France Ô - TV5)
- 2005 **UNE HISTOIRE DE BALLON**
Documentaire 54' (Oz - Arte - France Ô - TV5 - NHK)





RÉALISATION

Stéphanie Gillard

SCÉNARIO

Stéphanie Gillard

CASTING

Jesse James White, Jimmy White,
Manaja Hill, A.J. Agard,
Ron his horse is thunder

DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE

Martin de Chabaneix

SON

Erwan Kerzanet
Serge Rouquairol
Eric Tisserand

MONTAGE IMAGE

Laure Saint-Marc

MUSIQUE

Vincent Bourre

PRODUCTION

ROUGE INTERNATIONAL
Julie Gayet & Nadia Turincev

COPRODUCTION

EZEKIEL FILM PRODUCTION
Antoun Sehnaoui

CINÉ 8

Etienne Mallet, David Gauquié, Julien De-
ris, Franck Elbase, Nicoles Lesage

AVEC LA PARTICIPATION DE EQUIDIA LIFE

AVEC LE SOUTIEN DE CNC

PROCIREP - ANGOA
MOULIN D'ANDÉ-CÉCI



ROUGE
INTERNATIONAL

ezeziel
FILM PRODUCTION

CINÉ 8

EQUIDIA

CNC

PROCIREP

ANGOA

Moulin d'Andé-Céci
Centre des écritures
cinématographiques

www.rouge-international.com